

[kee/chi - nee/wesk] • nom

LE GRAND ESPRIT DU CÔTÉ FÉMININ DE LA VIE DE TOUTES CHOSES

KCI-NIWESQ

MAGAZINE DE L' ASSOCIATION DES FEMMES AUTOCHTONES DU CANADA

19
numéro



Innovation Sociale

- JUILLET / 2023 -



02
pages

PHOTOS DE LA COUVERTURE ET DE L'INTÉRIEUR DE LA COUVERTURE

Sur la photo : Stacey Howse **Crédit photo :** Alex Stead

Article complet : Première Lumière, page 8



Kci-Niwesq numéro 19

INNOVATION
SOCIALE

Bienvue dans l'édition de l'AFAC consacrée à l'innovation sociale et à l'entrepreneuriat. Cette édition met en lumière les approches radicales et traditionnelles qui favorisent la croissance et la réussite des femmes, des filles, des personnes bispirituelles, des personnes transgenres et des personnes de genre diversifié (WG2STGD+), en plaidant pour les entrepreneurs et les innovateurs autochtones.

Sommaire

P/ 06.

MIIGWETCH | Message du CEO/
directrice générale LYNNE GROULX

P/ 08.

First Light | est un exemple innovant de leadership,
d'inclusion et d'efficacité, qui favorise la croissance
organisationnelle et l'inclusion.

P/ 12.

Jacob Crane | Décoloniser l'esprit d'entreprise

P/ 16.

Le chemin de la prospérité du chef Clarence Louie :
Retrouver l'indépendance dont la colonisation l'a privé.

P/ 19.

L'initiative 13 : Cultiver des idées, des passions
et des rêves novateurs

P/ 22.

Autumn Whiteway | Instaurer un dialogue militant
et mettre en valeur les voix indigènes grâce à l'art

P/ 26.

Marcie Sinclair | Ce qu'une machine à coudre peut faire...
si seulement...

P/ 30.

Sunshine Tenasco | Pow Wow Pitch fait avancer
la personne et, à terme, la communauté

04
pages



P/ 12.

Les étudiants apprennent à indigéniser et à décoloniser les espaces commerciaux, en créant des modèles régénératifs et centrés sur la communauté, susceptibles de réduire la pauvreté et de remédier aux disparités auxquelles sont confrontés les peuples indigènes.



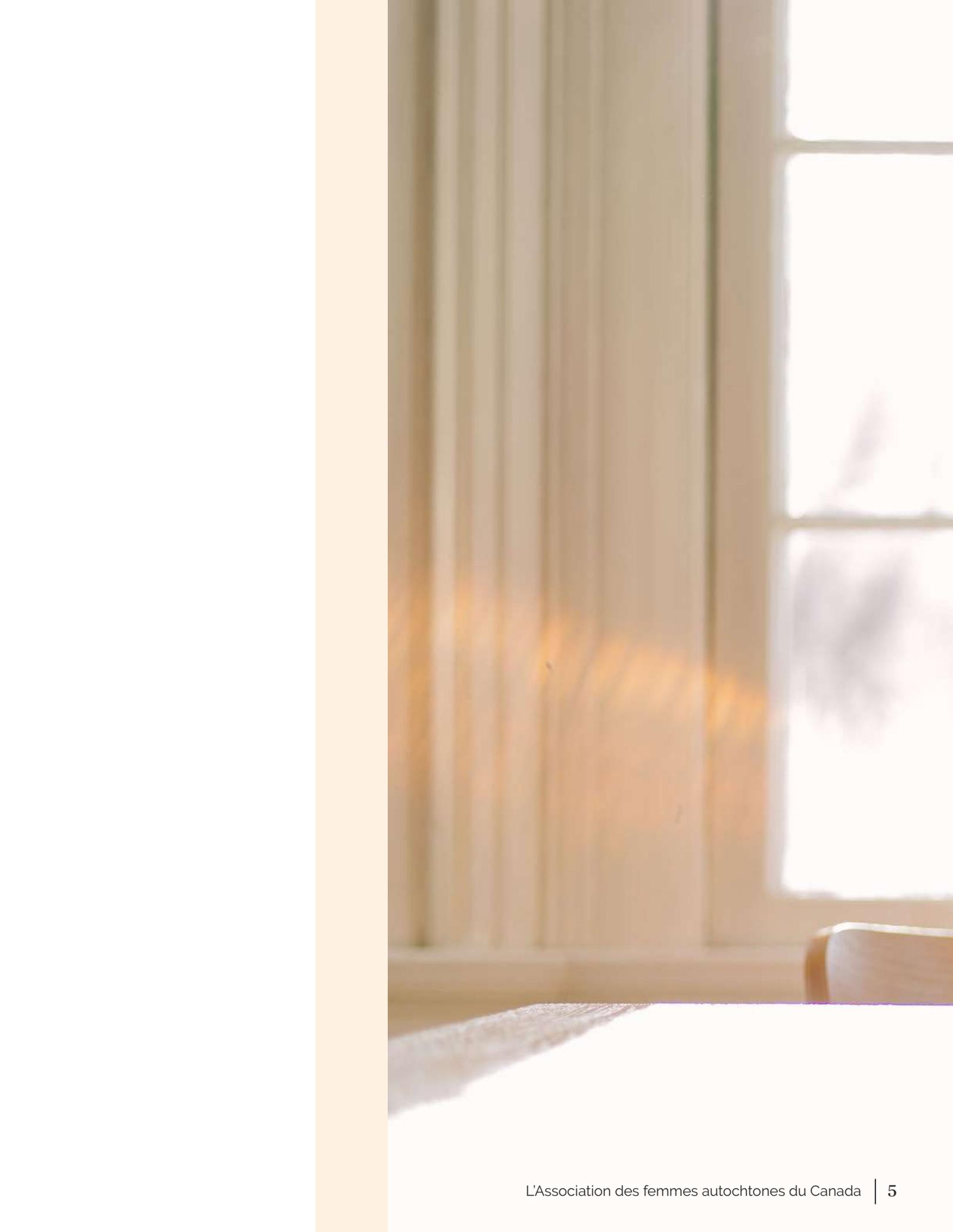
P/ 19.

Une artiste de couvertures étoilées de la nation crie de Fisher River s'efforce de surmonter les obstacles financiers pour obtenir une machine à coudre à bras long qui lui permettra de révolutionner son entreprise.



P/ 30.

Powwow Pitch offre une plateforme culturellement sûre aux peuples indigènes pour présenter des idées, recevoir un mentorat et concourir pour une récompense en espèces.



Message de la Directrice Générale

01

Lynne Groulx LL.L., J.D.
CEO/Directrice Générale/
Native Women's Association of Canada
L'Association des Femmes Autochtones du Canada

BIENVENUE

à la 19e édition de Kci-Niwesq, le magazine de l'Association des femmes autochtones du Canada (AFAC).

06
pages

Dans ces pages, nous vous proposons des histoires sur l'entrepreneuriat et l'innovation sociale; des histoires où les peuples autochtones prennent le contrôle de leur avenir économique et en font bénéficier des communautés entières.

En 2020, le Canada comptait plus de 60 000 entreprises autochtones qui ont contribué à près de 50 milliards de dollars à l'économie canadienne, un chiffre qui a sans aucun doute augmenté au cours des trois dernières années. Selon la Royal Bank, le nombre de propriétaires d'entreprises autochtones augmente cinq fois plus vite que celui des travailleurs indépendants canadiens, et les femmes, filles et personnes bispirituelles, transgenres, et de diverses identités de genre (FFPBTDIG+) autochtones lancent des entreprises deux fois plus vite que les femmes non autochtones.

À l'AFAC, nous voulons que ces tendances se perpétuent, car l'esprit d'entreprise et le contrôle de la sécurité financière sont essentiels pour résoudre plusieurs problèmes endémiques des femmes, filles et personnes bispirituelles, transgenres et de diverses identités de genre (FFPBTDIG+).

Pour Clarence Louie, chef de l'une des Premières Nations les plus prospères du continent, les peuples autochtones des Amériques doivent acquérir une autonomie financière – ce qui demande beaucoup de travail – pour retrouver l'indépendance que leur ont enlevée les colonisateurs européens.

Nous vous expliquerons aussi ce qu'est l'Initiative d'innovation autochtone, pourquoi ces services sont si nécessaires, et dans quelle mesure elle aide les peuples autochtones à développer leurs idées novatrices et à contribuer à l'indépendance économique.

Autumn Whiteway (Night Singing Woman), archéologue de profession, se consacre aujourd'hui à organiser des expositions qui mettent en valeur les œuvres d'artistes autochtones (y compris les siennes). Son activité, dit-elle, consiste à faire entendre la voix des FFPBTDIG+ autochtones et à attirer l'attention sur la maternité et le matriarcat autochtones.

Stacey Howse, directrice exécutive de First Light, explique comment la nouvelle image du centre d'amitié de St. John's

a fait de First Light Friendship Centre un leader innovant en matière de croissance organisationnelle, d'inclusion et d'efficacité parmi les centres d'amitié du Canada.

De plus, nous allons nous pencher sur le programme d'entrepreneuriat pour les autochtones dispensé à l'université de Waterloo, où les étudiants apprennent que les entreprises autochtones ne sont pas obligées d'être structurées selon les principes coloniaux établis.

Marcie Sinclair, une femme crie et ojibwée du Manitoba, nous raconte comment une machine à coudre à bras long, au coût exorbitant (du moins pour le moment), pourrait permettre à son entreprise de couvertures à motif étoilé de franchir une nouvelle étape et de rapporter plus d'argent à sa famille et à sa communauté.

Sunshine Tenasco nous parle de Powwow Pitch, l'entreprise qu'elle a créée pour offrir aux entrepreneurs autochtones la possibilité de présenter leurs idées dans un cadre bien connu de ses ancêtres anichinabés : le pow-wow. Les pow-wow ont toujours été synonymes de commerce, dit-elle. Il est donc logique d'introduire ce concept dans des lieux déjà propices à l'esprit d'entreprise.

Merci donc, une fois de plus, d'ouvrir les pages qui suivent. Merci de lire la 19e édition de Kci Niwesq. N'hésitez pas à nous écrire et à nous faire part de vos commentaires en envoyant un courriel à reception@nwac.ca.



MIIGWETCH.

A handwritten signature in cursive script, appearing to read 'L. L. L.' or similar. The ink is dark and the style is fluid and personal.

Sur la photo : Stacey Howse, directrice générale de First Light
(Anciennement le St. John's Native Friendship Centre)

Crédit photo : Alex Stead

08
pages

La collaboration, l'inclusion et l'acceptation
des opinions divergentes favorisent la
croissance de l'organisation.

First Light

“First Light” est un exemple innovant de leadership, d’inclusion et d’efficacité, qui favorise la croissance organisationnelle et l’inclusion.

Ce qui était au départ

un changement de marque pour le Centre d’amitié autochtone de St. John’s est aujourd’hui devenu un exemple de leadership innovant, de croissance organisationnelle, d’inclusion et d’efficacité parmi les centres d’amitié à travers le Canada.

En 2018, le Centre d’amitié autochtone de St. John’s a fait l’objet d’une transformation majeure pour devenir « First Light ». Un nouveau nom, un nouveau logo, une nouvelle marque, un nouveau site Web et une restructuration organisationnelle ont été mis en place pour une organisation plus inclusive, plus accessible et plus axée sur la communauté.

Ce nouveau nom comporte en lui-même plusieurs niveaux de signification profonde. Le mot « First » (premier) rend hommage aux premiers peuples de cette terre, tandis que le mot « Light » (lumière) évoque une lueur d’espoir, de rapprochement et d’accueil. Réunis, les deux mots « First Light » font également référence à la situation géographique de la ville, puisque St. John’s est la première ville du continent à voir le soleil se lever chaque matin.

02

First
Light

« Notre objectif était de faire du centre le premier point de contact pour toute personne autochtone venant en ville », explique Stacey Howse, femme mi'kmaq, membre de la Première nation de Miawpukek et directrice exécutive de First Light. Il était aussi essentiel, dans le cadre des efforts de repositionnement de l'image de marque, que First Light soit ouvert aux alliés non autochtones, vu qu'il s'agit d'un espace accueillant pour tous.

« Nous souhaitons également que ce soit le premier point de contact pour les non-autochtones qui cherchent un moyen de contribuer à la réconciliation », explique Mme Howse, précisant que l'ancien nom n'indiquait pas clairement que l'organisation accueillait des non-autochtones.

« Si nous avons commencé à envisager un changement de marque, c'est parce que beaucoup de gens avaient l'impression que le Centre d'amitié autochtone n'était pas accessible aux non autochtones. Un grand nombre de nos programmes et services sont ouverts à tous. Notre politique de portes ouvertes ne tient pas compte du statut des personnes », explique Mme Howse. « À ce moment-là, nous étions en train de lancer une entreprise sociale de diversité culturelle, qui vise spécifiquement à éduquer les membres de la communauté non autochtone. Il était important pour nous que notre nom traduise ce que nous faisons réellement. »

Si la commercialisation et l'image extérieure ont joué un rôle important dans le changement de marque, la restructuration de l'organisation interne a été tout aussi importante pour First Light.

« Nous avons atteint un point où nous n'avions aucune structure officielle. Nous courrions après l'argent, adaptant les programmes aux possibilités de financement, et nous savions que ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux pour notre communauté. Nous étions bien conscients des besoins de la communauté. Nous avons repéré les lacunes qui existaient dans les programmes et les services. Nous savions ce que nous devions fournir, mais il nous fallait rationaliser nos efforts », explique Mme Howse.

Dans un premier temps, il a fallu mettre en place des services pour garantir l'efficacité et la solidité financière des opérations.

« Le personnel était en compétition interne pour obtenir des fonds, car en tant qu'organisation à but non lucratif, nous devions être sûrs que les salaires seraient versés le 31 mars. Nous n'avions pas de véritables domaines d'action », admet

« J'ai dû apprendre à responsabiliser les autres et à les soutenir, sans avoir l'impression d'être en compétition avec eux. Savoir collaborer et travailler ensemble pour trouver de nouvelles idées et solutions, c'est vraiment la voie à suivre. »

Mme Howse. « Dès que nous avons défini des domaines d'action ou des services, nous avons pu travailler ensemble et mettre à profit les points forts de chacun. C'est à ce moment-là que le succès a vraiment commencé à retentir. »

Ayant les besoins de la communauté à cœur, en plus d'un souci de collaboration et d'efficacité organisationnelles, First Light a pu changer d'approche, en passant de la chasse à l'argent à l'acquisition des fonds nécessaires pour fournir les services souhaités.

« Nous avons pris soin de veiller à ce que les fonds soient suffisants pour répondre aux besoins de la communauté. Alors que notre personnel se penchait sur certains domaines, nous avons pu maximiser les avantages de chaque service. Ainsi, nous avons réussi à mieux exploiter nos entreprises sociales et disposer d'une toute nouvelle source de revenus à utiliser pour soutenir la communauté lorsque les fonds publics n'étaient pas disponibles. Pour la première fois, nous avons pu fixer nos propres priorités », explique Mme Howse. Ainsi, même en l'absence de financements fédéraux et provinciaux, First Light est toujours en mesure de hiérarchiser les besoins et de mettre en œuvre les programmes nécessaires en fonction des revenus générés à l'intérieur de l'organisation.

Forte de ce succès, First Light a pu offrir son expertise à d'autres organisations, en particulier à d'autres centres d'amitié, et ce à plusieurs reprises.

« Notre formation à la diversité culturelle dans le cadre de l'entreprise sociale a connu un succès retentissant », déclare Mme Howse. Bien que la formation à la diversité culturelle ne soit certainement pas une nouvelle idée ou un nouveau service, ce qui distingue First Light des autres centres, c'est son adaptation unique à sa région géographique.

« Les formations sur la diversité culturelle disponibles en ligne ou à travers le Canada sont nombreuses et se focalisent sur l'histoire des peuples autochtones au Canada. Cependant,

l'histoire de Terre-Neuve-et-Labrador est très particulière lorsqu'il s'agit de la Confédération, de 1949, de la lutte pour notre reconnaissance et nos droits; or cela ne figurait dans aucune des autres formations », explique-t-elle. « Nous avons pu profiter de cette occasion et en faire un véritable succès. »

First Light a dépêché des membres de son équipe pour encadrer le personnel du centre d'amitié Under One Sky, au Nouveau-Brunswick, et d'un centre d'amitié autochtone en Saskatchewan.

La transition vers First Light ne s'est pas faite du jour au lendemain, et n'a certainement pas été sans heurts ni revers, explique Mme Howse.

« Je pense qu'il s'agit en grande partie d'anticiper les résistances, de prévoir une période de grâce, une période de transition, et d'être patient. Honnêtement, cela a pris du temps », dit-elle.

« L'une des équipes internes du service des affaires et des opérations – que nous appelons l'équipe Solutions – travaille en permanence à trouver des moyens pour améliorer notre efficacité. Cela implique des changements constants », admet Mme Howse. « Nous avons appris à prendre notre temps, à vérifier que les gens ont bien compris, à les accompagner tout

au long du processus et à être disponibles pour leur apporter le soutien et l'aide dont ils pourraient avoir besoin. »

Le changement n'est pas une chose aisée pour tout le monde au début, reconnaît Mme Howse. Pourtant, l'équipe de First Light a été à l'écoute des différentes opinions et a laissé la diversité du personnel s'épanouir.

« Je pense que c'est vraiment bien d'avoir des perspectives différentes. Il faut accepter de travailler et de discuter avec des personnes qui ont des opinions différentes des nôtres. Nous ne sommes pas tous sur la même longueur d'onde, et c'est normal », déclare Mme Howse.

« Je pense aussi que reconnaître les points forts de quelqu'un d'autre ne signifie pas que l'on est faible. Chacun a des compétences différentes et doit avoir confiance en ce qu'il apporte à la table », ajoute-t-elle.

« J'ai dû apprendre à responsabiliser les autres et à les soutenir, sans avoir l'impression d'être en compétition avec eux. Savoir collaborer et travailler ensemble pour trouver de nouvelles idées et solutions, c'est vraiment la voie à suivre. C'est souvent dans l'inconfort du désaccord que naissent les meilleures idées. »



Jacob Crane

Décoloniser l'entrepreneuriat

12
pages

Sur la photo : Jacob Crane gère un programme d'entrepreneuriat autochtone à l'université de Waterloo, qui vise à décoloniser les espaces commerciaux.

Mettre les peuples autochtones aux commandes.

Les étudiants apprennent à indigéniser et à décoloniser les espaces commerciaux, en créant des modèles régénératifs et centrés sur la communauté, susceptibles de réduire la pauvreté et de remédier aux disparités auxquelles sont confrontés les peuples indigènes.

Les entreprises autochtones

n'ont pas besoin d'être structurées selon les principes coloniaux établis. Voilà l'une des leçons enseignées aux étudiants inscrits au programme d'entrepreneuriat pour les autochtones dispensé par le United College de l'université de Waterloo.

L'entrepreneuriat autochtone est également plus axé sur la communauté par rapport à l'entrepreneuriat traditionnel, explique Jacob Crane, qui gère le programme mis en place pour faire comprendre aux entrepreneurs autochtones qu'ils peuvent faire les choses de la manière qui leur semble la plus conforme à leur culture.

« L'objectif du programme d'entrepreneuriat autochtone est de soutenir les étudiants autochtones de tout le pays à créer une entreprise et à la développer », a déclaré M. Crane, membre de la Première nation Tsuutina, en Alberta, et entrepreneur expérimenté, lors d'une récente entrevue.

« En fait, les peuples autochtones se retrouvent aux commandes. En leur apportant le soutien, les outils et les connaissances appropriés, les étudiants peuvent vraiment déterminer à quoi ressemble leur avenir et à quelle vitesse ils veulent y parvenir. »

- Jacob Crane



Le but est de « faire fructifier leurs idées et d'observer ce qui se passe ensuite, de voir les histoires autochtones prendre vie grâce à la planification d'entreprise. »

Carol Anne Hilton, PDG et fondatrice du Indigenomics Institute, a comparé l'entrepreneuriat autochtone au Canada à une « explosion puissante ». Selon Statistique Canada, les peuples autochtones ont contribué à hauteur de 48,5 milliards de dollars au produit intérieur brut du pays en 2020, et ce chiffre aurait augmenté de manière significative depuis lors.

Le programme d'entrepreneuriat pour les autochtones a été conçu pour favoriser la réussite des jeunes autochtones qui souhaitent s'inscrire dans cette dynamique. Il fait suite aux travaux novateurs de Frances Wesley, professeur à l'université de Waterloo, qui a contribué à ouvrir la voie à l'innovation sociale, dans laquelle les initiatives économiques contribuent en fin de compte à améliorer le bien-être des individus et des communautés.

Le programme de premier cycle a débuté en 2021 avec un peu plus de 20 étudiants, tous identifiés comme autochtones. Pour M. Crane, le programme ayant démarré au milieu de la pandémie, de nouvelles possibilités de faire les choses différemment se sont présentées. « La COVID a créé une dynamique énorme qui a incité bon nombre de nos nations et communautés à modifier leur façon de travailler et d'enseigner. »

Cette première cohorte, dit-il, a permis de constater que de nombreux autochtones veulent autochtoniser le secteur des affaires, tandis que d'autres veulent le décoloniser.

En autochtonisant le secteur des affaires, les entrepreneurs font entendre leur propre voix et ajoutent leur propre touche autochtone à un cadre essentiellement colonial. Lorsqu'ils décolonisent le secteur, ils brisent le cadre, la structure et les mécanismes traditionnels de l'entreprise, puis les reconstruisent dans un style décolonial.

Par exemple, explique M. Crane, dans les entreprises traditionnelles, on trouve un directeur général et un directeur financier, puis des lignes d'autorité triangulaires qui montrent la structure du pouvoir jusqu'au niveau le plus bas des employés. « C'est une structure coloniale dans un cadre colonial », dit-il.

Les entreprises autochtones se présentent plutôt comme des cercles où tout tourne autour de la communauté. Le propriétaire de l'entreprise « n'est plus au sommet, il soutient la communauté depuis l'intérieur », explique M. Crane.

« C'est là une structure décoloniale. Il pourrait s'agir d'un cercle de foin d'odeur ou de sauge », explique-t-il. « Mais il n'est pas nécessaire que ce soit un cercle. Il pourrait s'agir d'une fleur qui naît de la terre, dont la communauté serait la racine d'où émergerait la première gousse de fleur, puis la deuxième gousse, chacune représentant un élément à part. C'est

une structure décoloniale qui est plus respectueuse des autochtones et qui répond aux besoins de la communauté. »

Ce type de structure présente l'avantage d'accorder une place prépondérante à la communauté et aux personnes desservies par l'entreprise, sans exclure qui que ce soit, explique M. Crane. « Elle permet de se débarrasser du style aristocratique qui nous a été imposé par le colonialisme. Ces systèmes, structures et mécanismes coloniaux ne conviennent pas aux peuples autochtones. »

Les structures traditionnelles des entreprises obligent les employés à gravir les échelons, ce qui n'est pas toujours possible pour les personnes dépourvues du bagage éducatif ou professionnel adéquat, explique M. Crane. « L'employé se retrouvera toujours au bas de l'échelle parce qu'il ne peut pas sortir de ce système. En revanche, si l'on modifie le système, il devient plus inclusif. »

Le programme d'entrepreneuriat pour les autochtones est conçu pour satisfaire les aspirations des étudiants en matière d'entreprise, explique-t-il. « Que l'étudiant ne veuille pas créer une entreprise décolonisée, dit-il, qu'il veuille l'autochtoniser ou qu'il veuille créer une entreprise traditionnelle, nous essayons de nous adapter à sa situation. »

Dans l'ensemble, explique M. Crane, le programme est un cours accéléré qui porte sur les modèles d'entreprise autochtones, la décolonisation des finances et la décolonisation de la littérature financière, de la commercialisation et de la

planification des activités. Les possibilités qu'offre l'entrepreneuriat pour améliorer la vie des peuples autochtones dans tout le pays sont immenses.

Si l'on traçait un cercle pour y inclure toutes les solutions aux dommages causés par le colonialisme – justice climatique, savoirs autochtones, langues, traités, réconciliation, développement économique –, l'entrepreneuriat autochtone se situerait tout près du centre, affirme M. Crane. Il a le potentiel, affirme-t-il, de réduire la pauvreté et les disparités affectant les FFPBTADA+.

« En fait, les peuples autochtones se retrouvent aux commandes, et conduisent dans une direction autre que celle voulue par le colonialisme », déclare-t-il. « Cela représente vraiment une solution autochtone aux problèmes que le colonialisme a causés à nos communautés et à nos nations. En leur apportant le soutien, les outils et les connaissances nécessaires, les étudiants peuvent vraiment déterminer à quoi ressemble leur avenir et à quelle vitesse ils veulent y parvenir, comment travailler main dans la main avec le monde naturel et comment mieux soutenir leur communauté. »

Quand une personne crée une entreprise autochtone, dit M. Crane, 20 personnes de sa communauté sont affectées positivement au cours du premier mois. « Cela fait partie de la transition : construire des économies régénératrices, différentes, qui ne cherchent pas à dépouiller les gens, mais à les renforcer au fur et à mesure que nous avançons. »

« Les entreprises autochtones se présentent plutôt comme des cercles où tout tourne autour de la communauté. Il pourrait s'agir d'un cercle de foin d'odeur ou de sauge. Il pourrait aussi s'agir d'une fleur qui naît de la terre, dont la communauté serait la racine d'où émergerait la première gousse de fleur, puis la deuxième gousse, chacune représentant un élément à part. »

- Jacob Crane





Le chemin de la prospérité du chef Clarence Louie :
Retrouver l'indépendance dont la colonisation l'a privé.

Pour Clarence Louie,

les peuples autochtones des Amériques doivent acquérir une autonomie financière – ce qui demandera beaucoup de travail – pour retrouver l'indépendance qui leur a été enlevée par les colonisateurs européens.

M. Louie est le chef de l'une des Premières Nations les plus prospères du continent. La bande indienne d'Osoyoos, au Centre-Sud de la Colombie-Britannique, possède des entreprises à l'intérieur et à l'extérieur de la réserve, notamment

Sur la photo : Le chef Clarence Louie, qui est l'une des Premières nations les plus prospères du continent. Il possède de nombreuses entreprises, dont la première cave viticole autochtone du Canada, des sociétés de commerce, des commerces de proximité et bien d'autres choses encore.

Le travail acharné est la clé

16
pages



le premier établissement vinicole du Canada appartenant à des autochtones, une société de ciment, des vignobles, un terrain de golf, une société de béton prêt à l'emploi, des intérêts forestiers, des stations-service et des dépanneurs.

L'entreprise d'Osoyoos a commencé par la location d'un terrain de golf en 1963, puis des vignes à la fin des années 60 et de l'établissement vinicole Arterra en 1980. Tout cela avant que M. Louie ne devienne chef en 1984, à l'âge de 24 ans.

Durant près de 40 ans passés à la tête de sa communauté, il s'est fait le champion de la croissance économique autochtone, une philosophie qu'il expose de manière très directe dans son livre *Rez Rules* (2021) : *My Indictment of Canada's and America's Systemic Racism Against Indigenous Peoples*.

Le chef Louie parle de la valeur du travail acharné « par opposition aux beaux discours, aux excuses ou à la reconnaissance des terres », qu'il décrit comme des « gestes agréables pour le moment », mais qui ne créent pas d'emplois dans une réserve et n'améliorent pas la qualité de vie des peuples des Premières Nations.

« Les colons français et anglais ne voulaient pas que nous soyons indépendants. On ne peut pas déposséder quelqu'un de ses terres si les peuples natifs sont économiquement et socialement indépendants », a déclaré le chef Louie lors d'une récente entrevue. « Pour cela, il faut les diviser. On tue les bisons, on les affame pour qu'ils se soumettent. Vous en faites ce que l'on appelle des "Indiens qui traînent autour du fort", ce qui signifie

que vous restez assis sans rien faire et que vous dépendez de quelqu'un d'autre pour vous nourrir, vous vêtir et vous abriter. »

Les gouvernements fédéral et provinciaux contrôlent les peuples autochtones en contrôlant la bourse, déclare le chef Louie.

« Qu'on soit écossais, allemand, noir ou indien, aucune société n'est indépendante tant qu'elle dépend de l'aide étrangère. Ainsi, lorsque les Français et les Anglais sont arrivés sur notre territoire, ils ont dû faire de nous des assistés sociaux dans nos territoires. Ils nous ont fait descendre de notre cheval économique, si je puis dire. Car pour coloniser un groupe autochtone, il faut en faire un mendiant dans sa propre patrie. »

Les peuples autochtones des Amériques étaient industriels par nécessité, explique le chef Louie. Ils devaient chasser, pêcher et cueillir pour se nourrir. Ils devaient construire un tipi, une longue maison ou une autre structure pour s'abriter des intempéries. Et pour se vêtir, ils écorchaient les animaux et cousaient les peaux pour en faire des vêtements.

« Les sociétés traditionnelles travaillaient dur pour gagner leur vie », explique-t-il. « Encore aujourd'hui, avec les outils modernes dont nous disposons pour la chasse et la pêche, avec les bateaux modernes, les fusils puissants et les camionnettes à quatre roues motrices, la chasse et la pêche sont toujours difficiles à pratiquer. »

Les peuples avant le contact avaient aussi leur propre économie, dit le chef Louie. « Les tombes ancestrales en témoignent. La plus ancienne découverte

près de notre réserve, qui date d'au moins 1 500 ans, contenait des objets qui provenaient non pas de notre territoire, mais de régions plus au sud. Ces vieilles tombes ancestrales déterrées dans toute l'Amérique du Nord – je parle des États-Unis et du Canada – ont toutes permis de prouver que notre peuple disposait d'un système de commerce, un autre terme pour désigner les affaires, avec d'autres groupes tribaux. »

Pourtant, de nombreuses Premières nations n'ont aujourd'hui aucune économie, aucune entreprise, ce qui signifie qu'elles ne sont pas indépendantes et qu'elles ne peuvent pas répondre financièrement aux besoins de leur communauté, explique-t-il.

« Elles dépendent des fonds fédéraux. Leur bureau de bande est entièrement financé par le gouvernement fédéral. Les fonds fédéraux et provinciaux n'ont jamais servi à financer correctement un programme dans une réserve indienne, que ce soit aux États-Unis ou au Canada. La recette est la suivante : on sous-finance. On fait vivre ces Indiens dans la pauvreté. Voilà comment on maintient les Indiens dans la pauvreté. Et c'est ainsi qu'on les contrôle. On ne peut pas contrôler des personnes riches et indépendantes. »

Dans la réserve d'Osoyoos, on trouve plus d'emplois qu'il n'y a de personnes pour les occuper. Sur le site web de la Première nation, on peut lire : « Ici, les entreprises prospèrent grâce à notre emplacement, à la richesse de notre territoire et parce que nous voulons faire des affaires avec le

monde entier. Nous renforçons ainsi notre avenir en protégeant notre passé. »

Les habitants d'Osoyoos sont fiers de restaurer leur culture ancestrale. Le taux de chômage dans la réserve est inférieur à la moyenne nationale. De plus, les enfants obtiennent de meilleurs résultats scolaires que les autres jeunes de leur âge.

Bien sûr, des problèmes sociaux subsistent. « Notre réserve compte des personnes qui sont allées dans des pensionnats, dont la vie a été affectée par la drogue et l'alcool, et d'autres qui ont été adoptées pendant la Rafle des années soixante », explique le chef Louie. « Beaucoup d'autochtones ont vu rompre leur éthique du travail, et le gouvernement voulait briser l'esprit de travail des autochtones. Et il a plutôt bien réussi à atteindre cet objectif colonial. »

C'est pourquoi les Premières Nations du Canada affichent des taux de chômage et d'incarcération élevés, et des taux importants d'enfants placés en famille d'accueil, ajoute-t-il. « Lorsque l'on crée des ghettos, il n'est pas facile de sortir les gens de cette mentalité de ghetto. »

À Osoyoos, explique le chef Louie, environ 20 % de la population souffre de traumatismes du passé et ne parvient pas à trouver un emploi stable. Leur situation est compréhensible, précise-t-il, et il n'est pas facile de la changer.

Ce qu'il souhaite changer, ce sont les mentalités des jeunes générations qui ont eu une vie relativement facile et qui n'ont jamais goûté au sentiment d'accomplissement que procure une journée de travail physique et acharné.

« Je dis simplement que, même parmi les Blancs, les jeunes sont de plus en plus paresseux et de plus en plus mous », déclare

Chief Louie. « Les jeunes pratiquent de moins en moins de sports parce qu'ils n'ont plus envie d'être sur les terrains de jeu ou sur la glace alors qu'ils ont 500 chaînes à regarder et qu'ils tiennent dans leur main un objet qui leur occupe les pouces. La société tout entière devient plus douce et s'octroie plus de droits. »

Il semble que les jeunes « ne veulent pas transpirer. Adolescents, ils ne veulent pas exercer des métiers difficiles, à forte intensité de main-d'œuvre, ou salissants. Tout le monde veut travailler dans un bureau climatisé », déclare-t-il.

Le travail acharné rend plus fort et plus en forme, affirme le chef Louie. « Nous devrions retrouver l'éthique du travail des autochtones », dit-il. « J'ai visité plus de 300 réserves indiennes des deux côtés de la frontière. Les travailleurs les plus acharnés sont issus des générations âgées aujourd'hui de plus de 70 ans. Par le passé, toutes les tribus travaillaient dur pour gagner leur vie. Ceux qui se relâchaient mouraient de faim ou gelaient. Un emploi vous donne une raison d'être. Le travail est un élément important de votre identité. »

Selon le chef Louie, le travail collectif acharné mène à l'indépendance autochtone.

Toutes les populations autochtones disposaient « d'une certaine forme d'économie avant que les Blancs n'arrivent et ne fassent de vous des assistés sociaux », dit-il. « Il suffit d'être prêt à travailler. Personne ne peut aller plus loin que ce que lui permet son éthique du travail. Notre peuple avait jadis une solide éthique du travail. Il nous faut donc y revenir. »



L'initiative 13 : Cultiver des idées, des passions
et des rêves novateurs

L'initiative 13 :

Cultiver des idées, des passions et des rêves novateurs

*Favoriser des espaces sûrs pour que les peuples autochtones
puissent surmonter les obstacles, tout en poursuivant leur
développement personnel grâce à l'innovation et à l'esprit
d'entreprise.*

Sur la photo : Felix-Alexandra Langford-Pezzo, associée de
laboratoire à l'Indigenous Innovation Initiative (I3), participe au
processus de financement et consulte les communautés afin de
créer des opportunités pour les entrepreneurs innovants.
Crédit photo : Felix-Alexandra Langford-Pezzo

L'initiative 13

L'innovation et entrepreneuriat sont des outils puissants qui induisent des changements positifs. Mais pour y accéder, les peuples autochtones se heurtent à de multiples obstacles, d'où le besoin de l'Initiative d'innovation autochtone.

L'Initiative offre des financements et des possibilités pour soutenir les projets novateurs et les passions des peuples autochtones. Felix-Alexandra Langford-Pezzo, associée de laboratoire pour l'Initiative d'innovation autochtone, accompagne les candidats tout au long du processus de financement et assiste les communautés dans l'élaboration de leurs projets.

« L'Initiative d'innovation autochtone est une plateforme qui accueille les peuples autochtones – Premières nations, Inuits et Métis – des quatre coins du pays pour les aider à développer leurs idées novatrices, leurs passions et leurs rêves », explique Mme Langford-Pezzo.

Bien que « tout le monde ne soit pas encore prêt à rêver », les femmes, les filles et les personnes bispirituelles, transgenres et de diverses identités de genre (FFPBTDIG+) autochtones ont toujours partagé une volonté instinctive d'innovation, ajoute-t-elle.

« L'innovation est inscrite dans l'ADN de nos ancêtres. Nous avons toujours rêvé grand pour nous-mêmes, pour notre communauté et pour nos proches. Avant, l'Initiative était menée par la communauté, car des groupes entiers œuvraient ensemble à l'amélioration de la situation de tous. Mais étant donné que de nombreux

peuples autochtones ont lutté contre les traumatismes du colonialisme, nous avons dû nous replier sur nous-mêmes pour assurer notre survie individuelle, et à long terme, notre survie collective. Toutefois, cela s'est fait à un prix : la perte des liens qui nous unissent, de nos cultures et de notre savoir traditionnel », explique Mme Langford-Pezzo.

Mais selon Mme Langford-Pezzo, tout n'est pas perdu. De nombreuses personnes et organisations, dont l'Initiative d'innovation autochtone, s'efforcent de reconstruire et de contribuer à faire fleurir les rêves et à les transformer en réalités tangibles et novatrices.

« Je crois que nous commençons à percevoir le changement; nous sommes en train de guérir. Petit à petit, nous renouons avec nos esprits, nos ancêtres, notre communauté et notre culture », dit-elle.

Nous devons garder en mémoire le chemin que nous avons parcouru, dit-elle, en insistant sur l'importance de ne pas oublier nos histoires, nos traumatismes ou nos expériences. Bien au contraire, nous devons les porter avec nous tout au long du processus de guérison et d'épanouissement.

« En regardant en arrière, nous pouvons voir ce qui nous pousse à rêver. Et en regardant vers l'avenir, nous pouvons

trouver l'inspiration dans l'impact potentiel que nous pouvons créer pour toutes nos communautés – locales et côtières », dit-elle.

Pour Mme Langford-Pezzo, la communauté et l'innovation vont de pair. Lorsque les Autochtones sont entourés de personnes qui partagent leurs idées, ils peuvent développer tout leur potentiel en se motivant et en s'appuyant les uns sur les autres. C'est ce que l'Initiative d'innovation autochtone accomplit pour les peuples autochtones.

« Je parle souvent de communauté... et j'aimerais préciser ce que j'entends par là. Je ne fais pas uniquement référence à la communauté immédiate d'une personne ou à la communauté de son quartier. Lorsque je parle de communauté, j'entends par là toutes les personnes avec lesquelles vous partagez un espace pendant un certain temps. Votre petit groupe d'amis, c'est une communauté. Vos collègues et vos patrons, c'est une communauté. Votre pays d'origine, c'est une communauté. Votre ville, réserve ou village actuel, c'est une communauté! Il y a tellement de niveaux différents de communauté dans nos vies, et il peut arriver que nous oublions les liens qui nous unissent d'une manière ou d'une autre », dit-elle. « Nous devons certes avoir une vision d'ensemble, mais aussi reconnaître que les détails et les petites choses forment un tout ».

Un programme nommé « l'égalité des genres » a récemment été lancé par l'Initiative d'innovation autochtone, qui vise à « créer un écosystème d'innovation



autochtone, une communauté où les peuples autochtones peuvent concrétiser leurs rêves, développer leurs passions et se sentir en sécurité dans un espace occidentalisé et colonisé », explique Mme Langford-Pezzo. Cet espace leur permet de « se sentir vus, entendus et honorés, alors qu'ils naviguent dans le système de financement sans se sentir obligés de se conformer à un système qui ne leur était pas destiné à l'origine ».

Le programme « l'égalité des genres » offre des subventions et un soutien spécifiquement adaptés aux FFPBTDIG+ autochtones et est actuellement le seul à offrir ce type de soutien au Canada.

« Il a été conçu par la communauté et pour la communauté afin de lever – ou du moins d'atténuer – les obstacles, de favoriser

l'accès au financement et d'améliorer leurs communautés respectives », explique Mme Langford-Pezzo.

Ce qui distingue ce programme, c'est notamment « son adaptation et son évolution permanentes pour assurer la sécurité et l'affirmation de tous », avec pour objectif de fournir des ressources et de soutenir des idées et des personnes extraordinaires, ajoute-t-elle.

« L'innovation sociale, c'est bien plus qu'imaginer de nouvelles façons de faire les choses. Elle peut également consister à puiser de l'inspiration auprès de nos ancêtres, les sept générations du passé, et de nos futurs ancêtres, les sept générations à venir. Elle peut aussi consister à élaborer une médecine de rêve avec chaque innovation sociale autochtone qui voit le jour ».

« L'innovation sociale, c'est bien plus qu'imaginer de nouvelles façons de faire les choses. Elle peut également consister à puiser de l'inspiration auprès de nos ancêtres. Elle peut aussi consister à élaborer une médecine de rêve avec chaque innovation sociale autochtone qui voit le jour ».

21
pages

Sur la photo : Lucia Ezyaguirre et Felix-Alexandra Langford-Pezzo, de l'I3, préparant une demande
Photo : Indigenous Innovation Initiative (I3)



Autumn Whiteway

22
pages



**Archéologue devenu artiste :
Présenter l'art contemporain
tout en promouvant
l'égalité, le matriarcat et la
récupération de la bonne vie.**

Créer un dialogue militant et mettre en valeur les voix indigènes grâce à l'art

Sur la photo : Autumn Whiteway, une Saulteaux-Métis de la Première nation de Berens River (Manitoba) qui vit à Calgary, est une archéologue de formation qui utilise maintenant son art pour promouvoir la culture moderne. **Crédit photo :** Autumn Whiteway

Autumn Whiteway

(Night Singing Woman) passait ses journées à ressusciter les traces enfouies de la civilisation humaine. Aujourd'hui, elle promeut la culture moderne en organisant des expositions qui présentent les œuvres d'artistes autochtones contemporains, dont les siennes.

Mme Whiteway, Saulteaux-Métis de la Première nation de Berens River (Manitoba), résidant à Calgary, est archéologue de formation. Elle a travaillé notamment en Jordanie, en Éthiopie, en Italie, en Islande et au Canada, où elle a découvert les vestiges de la civilisation humaine.

Ces dernières années, elle s'est tournée vers son autre passion, l'art visuel, en créant des œuvres numériques, des peintures, des photographies et des objets d'artisanat qui illustrent l'expérience autochtone. À travers sa société, Oji Creations, elle organise des expositions auxquelles participent d'autres artistes.



Des racines plus profondes par Autumn Whiteway

Néanmoins, l'archéologie venant en premier, Mme Whiteway espère pouvoir la réincorporer dans son travail.

« Enfant, je voulais devenir archéologue, paléontologue, herpétologue, entomologiste ou vétérinaire », a confié Mme Whiteway lors d'une récente entrevue. Dès la fin de ses études secondaires, elle s'est retrouvée à travailler dans un bureau. Mais la situation est devenue intenable à l'âge de 25 ans.

« Je suis donc revenue à ma passion d'enfance, l'archéologie », explique Mme Whiteway. « Je voulais vraiment travailler à l'extérieur et exercer ma passion. »

Elle a obtenu une licence en archéologie, avec une spécialisation en anthropologie physique, ainsi qu'une licence en études grecques et romaines. Elle a ensuite obtenu une maîtrise en anthropologie avec une spécialisation en archéologie.

« Pendant une grande partie de mon parcours universitaire, j'ai travaillé avec des personnes en vie et non avec des personnes du passé », explique Mme Whiteway. En Jordanie, elle a

« Lorsque les femmes vendent leurs perles ou leur art sur les médias sociaux, elles contribuent à aider leur famille. »

- Autumn Whiteway



concentré ses recherches sur l'analyse ethnoarchéologique des pratiques mortuaires des Bédouins, en menant des entretiens et des études portant sur les tombes et les cimetières.

« Souvent, les populations nomades ne sont pas prises en compte dans les études archéologiques », explique-t-elle. « Les archéologues les considèrent comme indétectables dans le paysage. Je développais des méthodes pour prouver qu'ils pouvaient être détectés dans le paysage », une étude qui pourrait également s'appliquer aux peuples nomades d'Amérique du Nord.

Après l'université, elle a commencé à travailler dans le domaine de la gestion des ressources culturelles et est devenue archéologue agréée en Alberta. Elle a ainsi travaillé sur divers sites archéologiques en Alberta, en Colombie-Britannique et

au Manitoba. Lorsque la pandémie de COVID a frappé, elle a été licenciée alors qu'elle était enceinte et qu'elle essayait de sortir d'une situation familiale difficile. « Je me suis alors tournée vers ma carrière artistique. »

L'art a été un travail d'appoint pour Mme Whiteway, qui utilisait les recettes de la vente de ses œuvres pour subventionner l'archéologie, qui était essentiellement saisonnière. Elle utilise le style « woodland », qui marie les mythes et les légendes à des techniques contemporaines.

Au départ, Mme Whiteway était peintre, mais il lui était difficile de transporter des peintures, des pinceaux et des toiles lourdes sur le terrain lorsqu'elle devait s'absenter jusqu'à trois semaines d'affilée pour effectuer des travaux archéologiques sur le terrain. Elle s'est donc tournée vers l'art numérique, ce qui lui permettait de transporter uniquement son iPad et son stylet. Mme Whiteway est également photographe et crée d'autres objets artisanaux tels que des sacs de médecine, des bijoux et des attrape-rêves.

« La plupart de mes œuvres photographiques servent à mettre en lumière les questions autochtones et à créer des œuvres d'art à caractère militant. Cela permet d'instaurer un dialogue et d'offrir des possibilités de formation entre les autochtones et les non autochtones », explique-t-elle.

« Par exemple, une de mes œuvres est intitulée *Gone Too Soon* (Parti trop tôt). Elle représente une mère autochtone qui a perdu son enfant à la suite d'un suicide. Outre les descriptions de cette œuvre, je souligne des taux de suicide chez les peuples autochtones du Canada et le fait qu'ils sont beaucoup plus élevés que dans la moyenne de la population. » Dans une autre œuvre intitulée *The Great Slaughter* (le grand massacre), qui se trouve à Fort Calgary, elle utilise des images visuelles pour sensibiliser le spectateur à l'extermination des bisons dans le but d'affamer les peuples autochtones et de les soumettre à l'expansion du chemin de fer vers l'ouest.

Mme Whiteway a également utilisé son travail en archéologie pour enrichir son art. Elle a récemment réalisé une œuvre d'art rupestre à base d'ocre, utilisé traditionnellement par les peuples autochtones d'Amérique du Nord depuis des milliers d'années.

Aujourd'hui, elle se consacre à promouvoir le travail d'autres artistes.

Tout a commencé en juillet 2020, lorsque les activités archéologiques ont été interrompues par la pandémie. Alors qu'elle était allongée sur son lit d'hôpital après avoir donné naissance à son fils, elle a commencé à penser sérieusement à une exposition d'art autochtone dont on lui avait demandé d'être la commissaire.

« C'est alors que j'ai décidé d'aborder le thème de la maternité et du matriarcat autochtones », une exposition qui s'est tenue dans trois lieux différents, explique Mme Whiteway. « Ces expositions ont permis de faire entendre la voix d'un grand nombre d'autres créateurs autochtones. Ces expositions contenaient également mes œuvres, mais il s'agissait

avant tout de faire entendre la voix d'autres femmes autochtones, en se focalisant sur la maternité et le matriarcat autochtones, à l'heure où de nombreux peuples autochtones s'orientent vers le "ramatriement". »

Mme Whiteway a ensuite organisé d'autres expositions dont « From the Land : Indigenous Ecological Art for a New Era » et une exposition de photographies intitulée « Mino-Pimatisiwin : Reclaiming the Good Life ». Aujourd'hui, son travail de commissaire d'exposition occupe une grande partie de son temps, et elle travaille actuellement avec la Société culturelle Making Treaty 7.

« Beaucoup d'autres artistes qui participaient pour la première fois à mes expositions ont par la suite participé à d'autres expositions », explique-t-elle. « Ils commencent à faire entendre leur voix et à prendre confiance en leurs capacités. Je suis très fière de les voir réussir dans le domaine artistique. Beaucoup d'entre eux commencent à se consacrer à leur art à plein temps, dès lors que cela leur permet de subvenir à leurs besoins économiques. »

Ceci est un constat important à faire à une époque où l'entrepreneuriat autochtone connaît une croissance supérieure à celle de l'entrepreneuriat au sein de la population générale, explique Mme Whiteway. « Lorsque ces femmes vendent leurs perles ou leur art sur les médias sociaux, elles contribuent à aider leur famille », explique-t-elle.

Cela étant, Mme Whiteway estime qu'il est également nécessaire de sensibiliser les artistes autochtones à leur valeur. Elle cite un rapport intitulé Diversité démographique des artistes au Canada

en 2016, qui indique que les artistes autochtones ne gagnent que 68 cents pour chaque dollar gagné par les artistes non autochtones. « Une partie du mentorat que je leur fournis consiste donc à les inciter à être fermes en matière de prix et à fixer des prix corrects. »

Aujourd'hui, Mme Whiteway gagne mieux par son travail d'artiste que par celui d'archéologue, notamment parce que l'archéologie est un travail saisonnier, ce qui n'est pas le cas de l'art. Elle projette de changer le nom de son entreprise, Oji Creations, en Sweetgrass Indigenous Services, qui se consacrera à la consultation autochtone, à la recherche, au savoir traditionnel et aux évaluations archéologiques, en plus de la production d'œuvres d'art et des services de commissariat d'exposition.

Pour l'instant, c'est l'art qui l'occupe, « surtout depuis la pandémie et depuis que Indigenous Lives Matters et Black Lives Matter ont fait entendre nos voix », dit-elle. « Puis, avec la découverte de tombes dans les pensionnats, les gens ont vraiment commencé à accorder plus d'attention aux arts autochtones et cherchent à établir l'équité pour ces artistes. »



Ce qu'une machine à coudre peut faire ... si seulement...

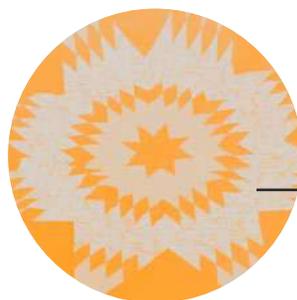
26
pages

Une artiste de couvertures étoilées de la nation crie de Fisher River s'efforce de surmonter les obstacles financiers pour obtenir une machine à coudre à bras long qui lui permettra de révolutionner son entreprise.



Les couvertures étoilées

sont des quilts qui racontent des légendes



Les sept enseignements des grands-pères

l'amour, le respect, la bravoure, la vérité, l'honnêteté, l'humilité et la sagesse



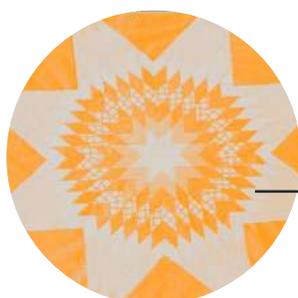
Les différentes couleurs

représentent différents éléments de la nature



Les enseignants cris

placent des couvertures avec des étoiles à sept points dans leur paquet sacré.



Le motif reflète

les sept enseignements des grands-pères



La fabrication d'une couverture étoilée

prend de 12 à 16 heures (avec une machine)

Marcie Sinclair

a été séduite par la machine à coudre à bras long dès qu'elle l'a vue dans un magasin de Winnipeg.

C'est une machine qui lui permettrait de réduire d'un tiers, voire plus, le temps qu'elle consacre à la fabrication d'une couverture à motif étoilé. Cela signifie qu'elle pourrait en fabriquer davantage et augmenter ainsi ses bénéfiques et le revenu de sa famille.

Mais cette machine à coudre à bras long que Marcie Sinclair convoite – le type qui repose sur une table pliante – coûte 11 000 dollars. Certes, cela représente la moitié des 22 000 dollars que coûte une machine à coudre à bras long avec cadre, mais ce montant dépasse de loin ce qu'elle peut se permettre. Et pour des personnes comme Mme Sinclair qui vivent dans une Première nation, emprunter de l'argent pour couvrir les coûts des dépenses d'investissement n'est pas chose facile.

« Si je suis confrontée à ce problème, imaginez combien d'autres entreprises à domicile dirigées par des femmes douées pour l'artisanat ont les mêmes problèmes », a déclaré Mme Sinclair lors d'une récente entrevue.

Mme Sinclair, moitié crie et moitié ojibwée, vit dans la Première nation crie de Fisher River, à deux heures de route au nord de Winnipeg. Elle a appris à fabriquer des couvertures à motif étoilé il y a environ 13 ans, lors d'une soirée d'artisanat organisée dans la réserve. Comme il n'y avait pas de garderie, elle se faisait accompagner de ses filles, alors âgées de 9 et 13 ans, qui suivaient également le cours.

Les couvertures à motif étoilé sont des courtepoinces qui racontent des légendes et des événements importants dans la culture de leur auteur. Elles sont généralement offertes en cadeau. Les différentes couleurs, que le donateur choisit en fonction de la personnalité du receveur, représentent les différents éléments de la nature.

Gord Downie, le chanteur de Tragically Hip, avait reçu une couverture à motif étoilé de la part de l'Assemblée des Premières Nations lors d'une cérémonie d'hommage émouvante qui a eu lieu quelques mois avant sa mort. Cette couverture a été conçue pour honorer le travail de M. Downie, mettant en lumière les atrocités commises dans les pensionnats indiens.

Dès sa première leçon, Mme Sinclair est rapidement devenue une experte de la confection de couvertures à motif étoilé. Elle se procure le tissu lors de ses déplacements à Winnipeg pour faire ses courses, en prenant soin de ne pas oublier les pièces essentielles, car le chemin du retour est long.

En général, ce sont les clients qui précisent les couleurs qu'ils veulent. Quant aux modèles, Mme Sinclair en essaie toujours de nouveaux.

Récemment, elle a fait des essais avec une étoile à sept branches, qu'elle qualifie en riant d'« astronomiquement impossible ». Ce motif est pourtant très demandé, car il reflète les enseignements des sept grands-pères – amour, respect, courage, vérité, honnêteté, humilité et sagesse – et symbolise les sept étoiles de la Grande Ourse, élément important de la culture crie.

Certains enseignants cris tiennent à intégrer à leur trousseau sacré des couvertures ornées d'étoiles à sept branches, ce qui leur vaut une grande popularité.

La confection d'une couverture à motif étoilé est un travail de longue haleine. La phase initiale, qui dure entre six et huit heures, peut être réalisée à la machine à coudre. Le reste du travail, à savoir la phase la plus délicate, nécessite six heures supplémentaires et doit être fait à la main.

On dit que presser le pied d'une machine à coudre revient à appuyer sur une pédale d'accélérateur, explique Mme Sinclair. « Vous avancez aussi vite ou aussi lentement que vous le souhaitez. Pour ma part, j'appuie sur le pied aussi vite que possible lorsque je couds. Je trouve toujours le moyen le plus rapide de faire les choses. »

Pourtant, elle ne trouve pas le temps de fabriquer des couvertures supplémentaires pour les vendre dans les magasins, car elle est très occupée à honorer ses commandes.

La couture à la main est un processus tellement ardu que de nombreux fabricants de couvertures à motif étoilé emportent des piles de couvertures dans des communautés huttérites et mennonites près de Portage la Prairie, où les femmes peuvent réaliser la couture finale plus rapidement et à moindre coût.

Ainsi, lorsqu'elle a aperçu la machine à coudre à bras long, qui permet d'atteindre le centre de la couverture pour effectuer ce travail minutieux, Mme Sinclair a su qu'elle devait en avoir une.

La propriétaire du magasin de Winnipeg lui a permis de faire un essai.

« Je réalisais des motifs floraux à main levée. Je réalisais aussi des dessins afin d'obtenir facilement ce motif de feuilles florales. Je sais que les feuilles sont très tendance pour les travaux d'application et de perlage », explique-t-elle. « Je commençais déjà à réfléchir à la manière dont je pourrais numériser un peu plus les couvertures. »

Cependant, le prix de la machine à coudre, qui s'élève à 11 000 dollars, est exorbitant. Pour Mme Sinclair, cela équivaut à la réalisation de plusieurs couvertures à motif étoilé de la taille d'un grand lit, qu'elle vend à 450 dollars l'unité.

De plus, la vendeuse de machines à coudre a expliqué que ce type de machines fonctionnent mieux sur les couvertures fabriquées avec du molleton de haute qualité, plus cher, qu'elle a suggéré d'acheter au rouleau. « Je n'ai même pas tenu compte du coût de ce matériau », dit Mme Sinclair.

Contrairement aux autres Canadiens, les personnes qui vivent dans les réserves ne peuvent pas utiliser la valeur nette de leur maison comme garantie pour des prêts. Par conséquent, les membres des Premières Nations ont beaucoup plus de mal à obtenir un financement pour leur entreprise.

Voici environ quatre ans, raconte-t-elle, l'une de ses filles avait suivi un cours de dix semaines sur la gestion d'une petite entreprise, proposé dans la réserve. Elle s'y était inscrite parce qu'elle voulait savoir comment aider sa mère pour

acheter une machine à coudre. Au début, on lui avait dit que les fonds étaient disponibles. Cependant, « quand, à la fin du programme, elle a commencé à se renseigner sur l'accès à ce financement, on lui a répondu qu'aucun financement n'était disponible pour cela », explique Mme Sinclair.

L'un de ses amis des Premières Nations qui voulait ouvrir une supérette s'est vu répondre qu'il devrait engager un comptable et un avocat, et fournir 25 000 dollars de son propre argent pour accéder à certains des fonds publics offerts aux entrepreneurs autochtones, explique Mme Sinclair.

La gestion d'une petite entreprise dans une réserve implique des dépenses considérables et les capitaux ne sont pas faciles à obtenir.

Pourtant, Mme Sinclair ne désespère pas de trouver un moyen pour acheter la machine à coudre. Cela serait tellement bénéfique pour son activité et pour la situation financière de sa famille. Cela n'a pas été chose facile, dit-elle, « mais c'est ce que je veux accomplir, sur le plan commercial... et j'espère pouvoir l'obtenir ».



Sur la photo :
Marcie Sinclair, de la Première nation crie de Fisher River, a appris à fabriquer des couvertures étoilées il y a environ 13 ans lors d'une soirée d'artisanat dans sa réserve.

Crédit photo : Marcie Sinclair

29
pages

« Si je suis confrontée à ce problème (obtenir un prêt), imaginez combien d'autres entreprises à domicile dirigées par des femmes douées pour l'artisanat ont les mêmes problèmes. »

- Marcie Sinclair

30
pages



Sunshine Tenasco

Pow Wow Pitch fait avancer la personne et, à terme, la communauté



Sunshine Tenasco

offre aux entrepreneurs autochtones la possibilité de présenter leurs idées dans un cadre bien connu de ses ancêtres anichinabés : le pow-wow.

Mme Tenasco, enseignante qualifiée au lycée de la Première nation Kitigan Zibi Anishinabeg au Québec, au nord d'Ottawa, est la fondatrice de Pow Wow Pitch, une plateforme qui permet aux peuples autochtones de donner vie à leurs idées d'entreprise dans un environnement culturellement sûr, de bénéficier de soutien et de mentorat et, éventuellement, de recevoir un prix en argent.

Dans les médias, les Premières Nations, les Inuits et les Métis sont souvent représentés sous l'angle des difficultés, a déclaré Mme Tenasco lors d'une récente entrevue. « Mon objectif est donc de faire en sorte que les gens voient ce que font les peuples

autochtones et les encourager à acheter chez eux, car nous faisons de très bonnes choses ici. »

Pow Wow Pitch a commencé par une présentation en 2010, dans le cadre de l'émission de télévision canadienne Dragon's Den, où les participants présentent leur projet d'entreprise devant un panel de cinq investisseurs potentiels fortunés.

L'idée de Mme Tenasco se rapproche un peu de la formule Dragon's Den. Les vendeurs, artistes et innovateurs autochtones s'affrontent lors du pow-wow pour déterminer le meilleur concept commercial, selon les critères établis du jury. Les gagnants auront la possibilité de concourir pour des prix en espèces pouvant aller jusqu'à 25 000 dollars.

L'objectif est de mettre à la disposition des entrepreneurs en herbe les plateformes, les programmes et les ressources dont ils ont besoin pour transformer leurs activités en entreprises rentables.

Selon Mme Tenasco, il était tout à fait logique d'organiser les concours de présentation lors des pow-wow, tout comme

« À chaque concours Pow Wow Pitch, on verse des larmes, des larmes de bonheur. Ce sont ces moments de joie qui me donnent envie de poursuivre mon travail. »

- Sunshine Tenasco

ceux auxquels elle assiste avec sa famille depuis son enfance.

Les pow-wow ont toujours été liés au commerce. « Je me suis donc dit qu'il fallait introduire ce concept dans des lieux déjà propices à l'esprit d'entreprise, où les enfants peuvent apprendre, participer et regarder. C'est un événement fortement axé sur la communauté, tout comme un pow-wow. »

Deux de ces « Dragons » – Brett Wilson et Arlene Dickinson – ont fait confiance à Mme Tenasco et lui ont offert un prêt de 20 000 dollars, en plus de leur soutien. « Cela a littéralement changé le cours de ma vie », dit-elle. « J'ai participé à Dragon's Den et c'est là que tout a commencé pour moi. »

La première édition du concours Pow Wow Pitch a été un franc succès et a suscité de nombreux commentaires positifs. En 2018, il a été diffusé dans des épisodes sur le site web de Startup Canada et a séduit d'importants commanditaires, tel que la Banque de développement du Canada.

L'année dernière, lorsque les présentations ont pu être faites en ligne pour la première fois, plus de 2 400 candidats ont demandé à exposer leurs idées.

Les présentations en personne lors des pow-wow couvrent un large éventail. La scène est ouverte à tous ceux qui s'y présentent.

Les présentations en ligne, quant à elles, sont segmentées en catégories telles que la jeunesse, la technologie, les vêtements, l'art, etc.

Le concours 2023, qui s'est déroulé à l'automne 2022, a été remporté par Erica Daniels, qui a reçu le grand prix de 25 000 dollars offert par la RBC et Shopify. Son entreprise, Kejic Productions, basée à Winnipeg, produit des films et des vidéos qui racontent des histoires autochtones.

Parmi les autres commanditaires de renom figurent Meta et Mastercard. Outre le financement, les commanditaires interviennent de diverses manières, et sont à la fois juges et mentors. Certains proposent des camps d'entraînement pour les candidats prometteurs. Mme Tenasco souligne que ces commanditaires tiennent à participer au Pow Wow Pitch parce qu'il constituait un moyen de faire connaître au public leurs principes et valeurs.

Quant aux présentations, elles portent sur un large éventail de sujets. « Nous avons vu des entreprises de construction et des entreprises de transport routier dirigées par des femmes », affirme Mme Tenasco. « Nous avons vu des entreprises de cosmétiques. Nous avons aussi vu beaucoup d'artistes. Désormais, on commence à voir plus de sociétés de technologie, surtout depuis l'année dernière. »

Ce qui intéresse un juge peut ne pas intéresser un autre, dit-elle. Chacun recherche des qualités différentes chez les candidats à l'entrepreneuriat.

Des discussions sont en cours pour envisager l'extension à d'autres pays. En

avril 2022, Mme Tenasco s'est rendue au Nouveau-Mexique pour participer à un rassemblement des nations, le plus grand pow-wow d'Amérique du Nord. Elle a également été invitée à retourner au Nouveau-Mexique en octobre, où elle a animé une présentation avec Native Women Lead, une organisation américaine qui encourage l'investissement chez les femmes autochtones.

« Oui, nous avons amorcé des conversations à l'échelle internationale », dit-elle. « Mais comment grandir et maintenir l'intégrité du travail que nous faisons, et comment le faire à la manière des Anishinaabe, d'une bonne manière, d'une manière réfléchie et approfondie? Nous ne sommes donc pas pressés de nous développer, mais nous constatons que la demande existe, alors nous y travaillons. »

Quoi qu'il arrive à Pow Wow Pitch à l'avenir, dit Mme Tenasco, cette plateforme demeurera communautaire. Et ce sont les communautés qui en bénéficient en fin de compte.

« Je m'intéresse à la personne qui peut en bénéficier – la personne, pas les personnes », dit elle. « Ensuite, nous passons à l'étape suivante, puis à la suivante. »

Selon Mme Tenasco, le fait de bénéficier d'une stabilité financière grâce à la réussite de son entreprise ouvre la voie à bien des choses. En tant que mère divorcée de quatre enfants, elle affirme que son indépendance financière l'a sortie de certaines situations difficiles.

« Si vous êtes issu d'une communauté (autochtone), vous ne pouvez pas vous

rendre dans une banque et obtenir un prêt hypothécaire comme le ferait un non-autochtone, étant donné qu'il n'y a pas de garantie », explique-t-elle. « Alors, comment faire? Comment se procurer une maison pour soi et sa famille? Lorsque l'on est économiquement indépendant, on gagne en sécurité, on passe d'un mode de survie à un mode d'épanouissement, et l'on contribue à l'essor de sa communauté. »

La création de Pow Wow Pitch a permis d'acquérir une bonne assise financière. Mais la vraie récompense a été émotionnelle, explique Mme Tenasco, qui affirme être ravie de son rôle de meneuse de claque pour les entrepreneurs autochtones.

« Vous devez vraiment être là pour voir. Je ne crois pas pouvoir le décrire correctement. Il s'agit de la fierté que tout le monde éprouve à participer. Et je ne parle pas seulement des gagnants. Je parle aussi des présentateurs, des mentors, des juges et du public. Chacun a une raison d'être fier », dit-elle. « À chaque concours Pow Wow Pitch, on verse des larmes, des larmes de bonheur. Ce sont ces moments de joie qui me donnent envie de poursuivre mon travail. »

« Je m'intéresse à la personne qui peut en bénéficier. Ensuite, nous passons à l'étape suivante, puis à la suivante. Lorsque l'on est économiquement indépendant, on gagne en sécurité, on passe d'un mode de survie à un mode d'épanouissement, et l'on contribue à l'essor de sa communauté. »

- Sunshine Tenasco



Toutes les photos, illustrées :
Sunshine Tenasco offre aux entrepreneurs autochtones un espace culturellement sûr pour présenter leurs idées grâce à une plateforme qu'elle a fondée, intitulée Powwow Pitch.

Crédit photo : Alice Beaudoin



34
pages

Kci-Niwesq
numéro 19

Innovation Sociale

KCI-NIWESQ

est un mensuel de l'Association des femmes autochtones du Canada (AFAC). Il a pour but de mettre l'accent sur le travail de l'organisation et de raconter les histoires des femmes autochtones du Canada.

Fondée en 1974, l'AFAC est un organisme autochtone national qui représente les femmes, les filles et les personnes de diverses identités de genre autochtones au Canada, y compris les membres de Premières Nations (avec ou sans statut ou émancipées), sur et hors réserve, ainsi que les Métisses et les Inuites. Elle a pour but de favoriser le bien-être social, économique, culturel et politique des femmes autochtones dans leurs communautés respectives et dans la société canadienne.

ÉDITRICE

LYNNE GROULX
CEO/directrice générale de l'AFAC

RÉDACTRICE EN CHEF

JOAN WEINMAN

RÉDACTRICE PRINCIPALE

GLORIA GALLOWAY

CONCEPTRICE

KYLA ELISABETH

RÉDACTRICE

ASHLEY FOLEY

Kci-Niwesq | numéro 19

nwac.ca

INNOVATION
SOCIALE

